

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: Paul Gautier
Autor: Boéchat, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAUL GAUTIER

J'ai entrepris de parler non-seulement d'un poète jurassien qui tient une place honorable parmi nos littérateurs, mais aussi d'un ami qu'il m'a été donné de connaître d'assez près pour apprécier, dans l'intimité des relations, les qualités du cœur et de l'esprit. En choisissant ce sujet, je n'ai pas eu pour but de m'ériger en critique et de porter un jugement sur les œuvres de Gautier ; à défaut de la compétence, les souvenirs d'une franche amitié eussent trop pesé sur mon indépendance pour que mes éloges comme mes observations ne parussent pas un peu suspects. Du reste, je ne sais pas si, même parmi les adversaires de Gautier — si tant est qu'il en eût — on trouverait un homme, possédant les meilleures garanties d'impartialité, qui fût à même de prononcer sur le caractère et le talent du jeune poète jurassien, une opinion éclairée, un verdict consciencieux.

C'est que Gautier n'a pas légué à ses concitoyens un recueil de ses œuvres ; il n'a pas eu le bonheur de rassembler ses pièces, de les classer avec soin, de les relire une fois, deux fois, trois fois, avec cette joie égoïste du débutant qui ne doute de rien, mais qui se défie de ses premiers pas. Il ne lui a pas été donné de provoquer lui-même la critique en lui livrant le produit de ses veilles, et de pouvoir lui dire : « Juge, censeur, me voilà tout entier ! »

D'autres que lui ont pris sur eux cette tâche pieuse et délicate de rassembler les poésies éparses de Gautier, d'en faire un choix, et de les condenser dans une édition populaire. Malheureusement, l'esprit qui présida à ce triage ne fut pas assez dégagé des préventions littéraires et de certains préjugés sociaux. Je voudrais éviter toute espèce de reproche à l'adresse de MM. Rossé et Bandelier, les éditeurs de ce volume, qui ont mérité des remerciements pour leur initiative et l'excellente intention dans laquelle ils ont entrepris ce travail ; mais il me sera néanmoins permis d'exprimer ici la déception qu'ont éprouvée tous les amis de Gautier à la lecture de *Pervenches et Bruyères*, recueil élégant dans sa forme, mais dont on a sévèrement disputé l'étroitesse des pages au profit des seules pièces qui flattaient les goûts de Messieurs les éditeurs. Encore devons-nous nous estimer heureux de ce qu'on ne nous a pas mesuré ces fragments avec plus de parcimonie.

On disait d'abord qu'une trentaine de poésies seulement obtiendraient grâce. Sans doute le jeune poète en avait fait un grand nombre ; mais les

idées exprimées dans celles-ci, l'imperfection du vers de celles-là en empêchaient la publication. Cependant, on fit des démarches, soit auprès des parents de Paul Gautier, soit auprès de MM. Rossé et Bandelier, qui promirent enfin que cinquante poésies au moins trouveraient place dans le volume. Le recueil parut. Vingt-deux poésies originales, vingt-quatre traductions ou études étrangères, voilà ce qu'il contient. — Vingt-deux poésies ! — Et quelles poésies ? Charmantes, sans doute, gracieuses, très correctes, des idées nobles et pures, une imagination vraiment poétique ; mais la tristesse partout, le deuil dans chaque vers. Paul Gautier ne chante que le cyprès et le saule pleureur.

MM. Rossé et Bandelier sont tombés dans le travers commun à bien des éditeurs : ils ont mis la forme au-dessus de l'idée. Mais nous ne sommes plus au temps où la rime et la tournure du vers étaient l'essentiel, et la pensée l'accessoire. Nous voulons que les poésies révèlent l'homme, ses goûts, ses aspirations, ses idées. Les *Chansons* nous disent la gaieté et l'esprit railleur de Béranger ; les *Méditations* et l'*Ange déchû* le mysticisme religieux de Lamartine ; la *Chûte des feuilles* la sensibilité de Millevoye ; les *Châtiments* la haine de Victor Hugo pour le despotisme. Mais ces poètes n'avaient pas qu'une corde à leur lyre. Que nous disent *Pervenches et Bruyères* ? La mélancolie de Gautier, sa mélancolie et rien que sa mélancolie. On a réuni tous les vers arrachés à ses heures de tristesse pour lui en faire un monument, il est vrai, mais un monument doublement funèbre. — Et pourtant la tristesse n'était point inséparable de Paul Gautier. Sa conversation avait de la verve et de l'entrain ; il était même parfois gai et rieur ; il jouissait de la vie, et ses pensées n'erraient point toujours parmi les tombes, ni sous les ombrages funèbres d'un cimetière. Qu'a-t-on fait de ses poésies brûlantes de patriotisme, de ces vers où l'amour était innocemment chanté ?

Je l'ignore, du moins pour une bonne part.

En publiant vingt-deux seulement de ses poésies, on a donné à Paul Gautier un témoignage de pauvreté qu'il n'a point mérité, car on ne saurait considérer les études étrangères que comme un appendice, et dans *Pervenches et Bruyères* l'appendice est plus volumineux que la partie principale. Enfin, les éditeurs ont fait un choix pour eux, et pour eux seulement ; ils n'ont recueilli que les poésies qui ne peuvent blesser ni leurs opinions politiques, ni leur pudeur personnelle ; mais ils n'ont point eu égard au public, et encore moins au poète, que nous ne retrouvons pas dans ces pages.

Ce sont ces imperfections, les lacunes de cette publication qui justifient le sujet de cette étude et donnent leur raison d'être aux observations qu'il me suscitera, en même temps qu'au désir de restituer au Jura un des plus beaux fleurons de sa couronne littéraire.



I

Pour bien comprendre l'auteur, il faut connaître l'homme, car il est bien rare que les productions de l'auteur n'empruntent rien à son tempérament, à son éducation, à sa nationalité, au milieu dans lequel il vit, — tant il est vrai que, même dans les œuvres de l'esprit, la Nature ne perd pas ses droits ni son influence sur toutes les manifestations de l'activité humaine.

Paul Gautier est un enfant du Jura. Né en 1843, à Courtelary, d'une famille aisée, il suivit les écoles de son village et fut envoyé ensuite au collège de Neuveville, où se développèrent bientôt, sous l'action des études et des charmants horizons de la contrée, ses goûts pour la poésie. Le rêveur perceait déjà sous l'écolier. Aux récréations tapageuses des jeunes gens de son âge, Gautier préférait la solitude, les monologues imaginaires, prêtant l'oreille aux échos mystérieux et confus de ses impressions enfantines, qui laissaient toujours une empreinte vive et profonde sur son organisation frêle et délicate. Le bruit du vent, le chant des oiseaux, les effets du soleil se mirant dans les eaux du lac, avaient pour lui un attrait plus puissant que les jeux de ses camarades.

Déjà le démon de la rime le tourmentait. Sur les murs des classes, dans ses cahiers, on remarquait des bouts rimés, des distiques, des quatrains qui trahissaient le rimailleur, on pourrait presque dire le penseur. Car il est telles de ces petites pièces, conservées religieusement par les condisciples de Gautier, qui révèlent non-seulement de rares aptitudes poétiques, mais d'heureuses qualités qui se développeront avec l'âge et que nous retrouverons en plein épanouissement au cours de sa modeste carrière. Gautier fait des prières ; il adresse au ciel des vœux pour les malheureux, pour ceux qui souffrent, pour ses parents, pour ses amis et pour lui, dont le cœur s'ouvre aux bons sentiments que font éclore le culte d'une famille qui lui est chère, les doux souvenirs de son village et l'éducation pleine de tendresse qu'il a reçue. Aussi, tous les chants de sa naissante lyre sont-ils empreints de douceur, d'affection pour ceux qui l'environnent, et d'admiration pour les œuvres grandioses de la création. Les beaux paysages, les fleurs, le ruisseau, le mouvement des êtres, tout ce qui l'entoure bourdonne à ses oreilles comme un chant d'allégresse qui s'élève vers le Créateur, et dont il s'essaie à traduire l'expression dans des vers attendris d'une naïveté charmante.

Le hasard m'a mis en possession de ses premiers essais, qui datent de 1855, 56 et 57, c'est-à-dire des trois premières années qu'il a passées au collège de Neuveville. En feuilletant ce cahier, qui reçut les premières pensées de notre poète, on retrouve à chaque page, à l'état embryonnaire, les nobles facultés

qui resteront un signe distinctif du caractère de Gautier : la douceur, la grâce et la générosité du cœur. Comment se défendre d'une émotion mêlée de respect en lisant ces stances d'un enfant de 12 ans à son Dieu, auquel il demande asile et protection, dans des vers simples et touchants comme ceux-ci :

Tout puissant,
D'un enfant
Exauce la prière :
Tu sais qu'elle est sincère.
Bénis-moi
Divin roi !

Et lorsqu'il souhaite la bonne année à ses parents, avec quelle grâce effective il les console de leurs peines, les remercie de leur dévouement et leur promet, en retour, de longs jours de joie et de prospérité :

..... Vivez, vivez longtemps
Ainsi le veut le Roi du Ciel et de la Terre,
Vivez pour le bonheur de vos jeunes enfants.
Et quand ils grandiront, heureux dans la carrière,
Ils vous protégeront, ô tendres père et mère.

Cette grande idée de reconnaissance envers sa famille, qu'on retrouvera plus tard encore, dans ses œuvres choisies, témoigne non-seulement de la sollicitude constante dont il était l'objet, au milieu des siens, mais aussi d'un sentiment du devoir filial peu commun aux enfants de cet âge. Pour Gautier, c'est l'âge heureux dont parle Victor-Hugo, âge serein où l'âme, étrangère à l'envie,

Prend son penchant pour guide et simple en ses transports,
Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords.

Mais, comme le grand poète le fait remarquer ailleurs, les esprits attentifs et bienveillants ne dédaignent pas de chercher dans ce qu'un enfant balbutie, les rudiments de la pensée d'un homme.

Ses descriptions de la Nature, le langage innocent qu'il prête aux fleurs, en y mêlant un grain de philosophie précoce sont d'une candeur pleine de charme. La rose lui dit déjà les illusions éphémères de la vie, à lui qui ne devrait voir en elle que l'éclat des couleurs ; et lorsqu'il penche sa jeune tête sur les bords azurés de « son lac, » il se prend à rêver à l'éternelle énigme des destinées humaines.

Voici une des pensées les plus mûres qui émaillent cet album de l'enfant :

Rien n'est stable sur cette terre :
Tout est néant, tout est misère ;
Oui, tout s'en va, tout passe hélas !
Mais Dieu, lui seul, ne change pas.
Des cieux, dans le monde où nous sommes
Il voit naître et mourir les hommes.
Il a vu le premier, il verra le dernier.
Le temps fuit : de l'horloge entends le balancier !
Pense que chaque son de sa marche suivie
Retranche un instant de ta vie.

On devine, sous la forme et l'harmonie de ces vers, la lecture des auteurs favoris dont Gautier se nourrissait. Le récit des hauts faits de nos aïeux allume aussi en lui l'enthousiasme et cet amour de la patrie suisse qui ne s'éteindra qu'avec sa vie. Une circonstance qui, dans cette voie, n'a pas été sans influence, lui a fourni le sujet d'un de ses chants enfantins. C'était en 1856. La révolution de Neuchâtel menaçait d'amener des complications internationales. On parlait de guerre avec la Prusse. Déjà les milices confédérées allaient en observation sur les bords du Rhin. D'un bout à l'autre de la Suisse, la résistance armée s'organisait contre les prétentions du roi Guillaume, qui n'avait pas encore, à cette époque, cueilli ses lauriers d'empereur. « L'attitude qu'a » vait prise la Suisse, dès le moment où elle s'était vue menacée, — dit le » général Dufour dans ses Mémoires — était si belle, l'élan si général; on » avait vu avec tant d'étonnement les partis se taire et se rallier, les passions » s'éteindre, les hommes de tout âge, de toute condition, se serrer les uns » contre les autres sous le même drapeau pour la défense commune, que les » sentiments de la plus vive sympathie éclataient partout en faveur de la » Suisse. »

L'enthousiasme guerrier gagna bien vite les écoles, et c'est au milieu de ces préoccupations belliqueuses, dans ce courant d'agitations fébriles, que Gautier composa son *Chant patriotique*, qui fut exécuté en chœur par les élèves du progymnase, et d'où nous détachons ces couplets :

Braves soldats
Accourons sous la bannière
Et marchons à la frontière
D'un léger pas.
.
.
.
Fiers étrangers
Tremblez ! L'antique Helvétie
Rassemble la troupe unie
De ses bergers.
.
.
.
Pourquoi venir ?
Prussiens, nous sommes des braves,
Nous ne serons point esclaves,
Plutôt mourir !

C'est ainsi que Gautier et ses camarades, du fond de leur salle d'étude, mêlaient leurs chants patriotiques à la grande voix de la Nation.

Mais, l'orage s'éloigne; la Suisse échappe au fléau de la guerre, grâce à l'intervention française. La paix, qui succède aux brutalités sanguinaires, proclamant la loi du plus fort, cède ici la parole au plus intelligent. Et dans cette même pièce, dépourvue de toute valeur poétique, mais où s'affirme énergiquement l'amour de cet enfant de douze ans pour son pays, Gautier célèbre la paix, qui répond mieux à sa nature tranquille et douce; la paix qui rend aux hommes de toutes les religions et de tous les drapeaux la sainte frater-

nité humaine, et qui restitue la véritable autorité du monde à ceux qui ont le plus de vertu, qui ont le plus de génie. Il applaudit à nos milices rentrant dans leurs foyers :

Suisses joyeux,
Retournez dans vos campagnes,
Avec vos fils, vos compagnes,
Vivez heureux !

Nous laisserons Gautier à ses essais pendant les cinq années qu'il passa à Neuveville, et dont il ferma la série féconde par une pièce qui sert de préface au modeste volume de ses œuvres : les *Adieux à Neuveville*. C'était en 1859. Avant de quitter l'asile qui forma son enfance aux pieux sentiments du devoir, du travail et de la reconnaissance, où il avait savouré en paix les innocents triomphes de sa muse, Paul Gautier sentait le besoin d'adresser à ses maîtres, à ses condisciples,

A celui qui le hait comme à celui l'aime,

ses remerciements pour le passé et ses vœux pour l'avenir. Il le fit dans des strophes pleines de grâce et de fraîcheur, qui furent lues et applaudies, la même année, dans une séance de la Société d'émulation. En voici deux qui résument la pensée générale du morceau :

Adieux, cœurs généreux qui, dans votre retraite,
Enseignez à penser, à braver la tempête,
A marcher droit jusqu'au tombeau ;
Vous, qui vous souvenez que la faible jeunesse
A besoin de plaisir, d'espoir et de tendresse
Comme la fleur a besoin d'eau.
Oh ! quand je serai loin de vos sites champêtres,
N'est-ce pas que toujours vous resterez mes maîtres,
Et moi votre élève soumis ?
N'est-ce pas que jamais, au sein de la tourmente,
Vous ne refuserez à mon âme souffrante
Les francs conseils de vrais amis ?

Jusqu'ici, Gautier s'est surtout appliqué aux traductions plus ou moins fidèles d'auteurs allemands, affectionnant même parfois, dans ses pièces originales, de procéder par voie d'imitation à l'égard de ses poètes favoris. Il fait cette remarque lui-même, en marge de ses cahiers, à propos, entre autres,

d'un hymne composé lors de l'entrée des Français en Suisse. *Feinde reings'um* et d'un essai dramatique imité d'un fragment en prose de M^{me} Midy. — Même dans la pièce dont nous venons de parler, on retrouve certaines relations de forme et de pensées avec une poésie de Lamartine écrite dans des circonstances analogues et intitulée : *Adieux au collège de Belley*. Nous en détachons ces vers; où l'auteur de *Jocelyn* exhale ses regrets et sa reconnaissance pour ses professeurs :

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix !

Cette conformité de vue entre le Lamartine de 1809 et notre collégien de 1859 prouve que les sentiments généreux sont toujours vrais ; que le temps et les hommes ne font que les transmettre de génération en génération, et que les poètes en sont les interprètes privilégiés. Gautier les a traduits, ici, avec autant de bonheur d'expression que Lamartine, tant sous le rapport de la forme que sous celui des images poétiques.

De Neuveville, Paul Gautier se rend à l'école de Porrentruy, où il passe avec succès, au bout d'une année, son examen de maturité. Son séjour dans cet établissement ne fut marqué par aucune circonstance personnelle digne d'être rapportée. Comme le fait observer M^{me} Marie Huguenin-Bovet, dans une courte notice (1), « l'état d'une santé délicate, aggravé par les agitations » d'une âme brûlante, interrompit fréquemment le cours de ses études, tandis » que sa verve poétique, constamment refoulée par son entourage, brillait » cependant d'un éclat toujours plus pur. »

Le temps qu'il passa à Porrentruy, Gautier ne le mit pas à profit pour augmenter le bagage de ses connaissances scientifiques; ses goûts et sa nature répugnaient également à ces matières. Par contre, il le consacra avec zèle à l'étude des belles lettres. Il passait ses meilleures heures avec les classiques de l'antiquité, apprenant, au contact et à l'exemple de ces grands génies, l'art de bien penser et de bien dire. Par moments, il laissait parler sa muse, et plusieurs poésies qui figurent dans son recueil, datent de cette époque, entre autres la *Fontaine de Saint-Nicolas*, *Notre-Dame de Lorette*, et la plainte dé-

(1) *Progrès* n° 4, 1870.

chirante du *Poète mourant* ; cette dernière jette, au milieu de toutes ses productions, comme une lueur prophétique dont la réalité rend aujourd'hui l'effet plus poignant encore. Il avait le pressentiment d'une fin prématurée, et cette préoccupation constante imprimait à sa poésie comme à ses allures une teinte de mélancolie qui navrait ses amis et prêtait un charme de plus à ses vers et à sa conversation. Comme la lyre dont parle Lamartine, son cœur, en se brisant, « a rendu des sons plus sublimes. »

Le *Poète mourant* n'est pas une de ces lamentations haineuses ou maladives de la médiocrité méconnue, telles qu'on en rencontre dans certaines œuvres qui ont vu le jour à une époque où fleurissait ce genre de poésie, imité ou parodié d'un grand maître ; chez Gautier, la sincérité se mêle aux regrets et aux illusions perdues, et elle donne à ses strophes désolées l'accent d'un vrai désespoir et l'éloquence d'une réelle douleur.

Dès le berceau ma vie est condamnée...

Cette pensée le domine, et dans cette pièce il en fait l'aveu avec des pleurs dans la voix. Il connaît son sort ; aidés des lumières du poète, les yeux de l'enfant ont lu dans le grand livre de la Destinée, et c'est avec un petit air d'assurance qui vous serre le cœur, qu'il dit et répète sans cesse en prononçant son arrêt fatal : *Je le sais bien !* Il sait, lui, ce jeune homme auquel sourit un avenir chargé de riantes promesses, il sait que ses jours sont comptés, et que dans sa poitrine courent les sèves d'un printemps attristé, sans fleurs, sans soleil, qu'une brise mortelle arrêtera brusquement au seuil de la belle saison. Il sait tout. Aussi est-ce sans emphase, sans haine, sans colère, avec le calme et la sérénité d'un stoïque qu'il nous dit :

Je le sais bien que, dans ma main fiévreuse,
Ma plume tremble en écrivant ces vers ;
Ma joue est pâle et lentement se creuse,
Le vent du Nord a pénétré mes chairs.
Je le sais bien que ma mère soupire
En arrêtant son regard sur le mien,
Et ce secret qu'elle n'ose me dire.....
Je le sais bien !

.

Je le sais bien que mon cœur se déchire
Quand jusqu'à moi le bruit des fêtes vient ;
Rien ne fait mal comme un éclat de rire,
Je le sais bien !

A cette date se rapportent encore un certain nombre d'élégies bien douces, bien tendres, bien sentimentales de cet amant passionné de la nature, qui nous modulait ses souffrances aux accords harmonieux de sa lyre. Parfois même, l'épigramme y mêlait son grain de malice, et nos souvenirs en ont conservé

quelques traits où le sel gaulois du meilleur goût assaisonne un franc éclat de rire. Car Gautier n'était pas d'humeur maussade; il ne paraît pas abattu par la maladie qui le mine sourdement, et il ne passe pas par les alternatives de découragement et de soudaine révolte de ces tempéraments maladifs ou incomplets qu'aucune volonté ne soutient et qui s'abandonnent aux atteintes des premières douleurs. Chez lui, la sensibilité, loin de s'éteindre, s'alimente de toutes les espérances évanouies; aucune faculté ne s'engourdit; la pensée est jeune, l'inspiration reste vive. S'il a perdu l'instinct du plaisir et l'espoir du bonheur, il a conservé vivace et profond le sentiment de ses devoirs envers lui-même, sa famille et son pays. Ainsi, voyez-le : ce n'est pas un compagnon larmoyant. Si la plainte domine dans ses vers, elle ne transpire pas dans ses confidences. Au contraire; à sa façon enjouée de réciter ses vers, entre amis, et de les souligner d'un sourire, on n'eût pas dit qu'ils reflétaient sa pensée intime. Il avait cette pudeur des âmes délicates qui n'affichent ni peines ni joies, dans la crainte de communiquer leur tristesse ou d'éveiller une jalousie. Comme l'a dit en fort beaux vers un de nos poètes nationaux, Albert Richard, qui, lui aussi, a eu ses heures d'angoisses :

..... La douleur n'a pas toujours la face austère.
Parfois un front joyeux voile un sombre souci.
On peut boire dans l'or une liqueur amère;
Sous le manteau des rois on peut cacher la haire,
Et bien souvent la tombe a sa verdure aussi.

A l'époque où nous en sommes (1860), Gautier n'a pas encore manifesté de préférence marquée pour le choix d'une vocation. Les lettres l'attiraient; mais, cédant aux sollicitations de sa famille, il se décide pour le droit, et, sans perdre de temps, part pour Strasbourg, laissant après lui, selon l'expression de M^{me} Huguenin, « le sillage d'une âme généreuse et grande, avec les souvenirs effervescents d'une jeunesse ivre du feu sacré. »

De ses habitudes et des incidents qui marquèrent le temps passé à Strasbourg, je ne dirai rien, pour la simple raison que je les ignore, à cela près que, sauf de rares exceptions, la vie d'étudiant se reproduit un peu partout avec les mêmes phénomènes, les mêmes plaisirs et les mêmes besoins. Cependant, Gautier n'y négligea point ses études. Il s'appliqua, au contraire, à les approfondir dans la voie qu'il s'était choisie. La muse non plus n'était pas délaissée; elle parlait toujours au poète son langage consolateur. C'est pendant son séjour dans la vieille cité alsacienne qu'il entreprit les nombreuses traductions de Uhland et de Heine qu'il nous a laissées, et où il a mis en lumière des qualités qu'on ne lui soupçonnait pas. Ses traductions sont d'une fidélité parfaite, dans l'harmonie du vers comme dans l'expression des idées.

A ce propos, je me permettrai de citer quelques lignes d'un ouvrage tout récent, intitulé *Voyage aux pays annexés*, dû à la plume de M. Victor Tissot.

Ce volume de critique et de persiflage a soulevé de vives protestations aussi bien en France qu'en Allemagne, et ce n'est pas pour mêler une note à ce concert d'éloges et d'imprécations que j'y fais allusion. L'auteur, qui est Suisse, y a réservé une place à la mémoire de Paul Gautier, et malgré les préventions que l'on peut nourrir contre ses derniers ouvrages, le *Voyage aux pays des milliards* et les *Prussiens en Allemagne*, je n'en suis pas moins heureux de trouver, dans ce livre à grand tapage, une bonne pensée à l'adresse de notre poète jurassien, mêlée aux souvenirs de l'Université de Strasbourg. Voici comment s'exprime M. Victor Tissot, après s'être appesanti sur les transformations que la dernière guerre a fait subir aux environs de la ville :

« Plus d'allées de peupliers, plus d'arbres dans les champs, plus de
» riantes maisonnettes qui soulèvent leur voile de clématite et de chèvre-
» feuille pour vous envoyer un sourire hospitalier. Tout ce paysage, qui était
» ravissant, est lugubre. Il était resté dans mes souvenirs comme un de ces
» coins privilégiés et bénis où l'âme aime à se reporter pendant les heures
» tristes. Je n'y avais passé qu'une journée, cependant, en 1868 (1), avec un
» de mes bons amis, un jeune poète, Paul Gautier, étudiant comme moi.
» Nous étions tout imbus de poésie germanique ; nous rêvions sous ses clairs
» de lune, et nous faisions des bouquets de ses *vergiss-mein-nicht*. Enveloppés
» du délicieux parfum de cigares de contrebande, nous déclamions Chamiso,
» Uhland, Geibel. — Gautier me récitait cette jolie traduction d'une ballade
» de Heine, qu'il venait de faire la veille, et dont les strophes me reviennent
» sur cette route mélancolique comme un écho des fêtes du passé :

Dans un temps qui n'est plus vivait un fier monarque
Aux cheveux blancs, au cœur ombrageux et jaloux ;
Bien que de longs hivers son front portât la marque,
Il aima jeune femme et devint son époux.

Mais il était un page à la tête légère,
Fier de ses dix-huit ans et de ses blonds cheveux ;
Dans les jours de tournois et de fêtes guerrières,
Il portait le manteau de la reine aux yeux bleus.

Vous n'avez pas, sans doute, oublié ce vieux conte ?
Doux et triste à la fois, il m'a souvent charmé.
Ils durent tous les deux rendre un terrible compte,
Et reçurent la mort pour avoir trop aimé.

» Le jeune page, au « cœur léger, » continue M. Tissot, c'était toi, ô
» France insoucieuse, et la reine aux yeux bleus, dont tu relevais le manteau
» dans tes poétiques tournois, c'était l'ancienne Allemagne des burgs et des

(1) Ici, l'auteur fait erreur. Gautier a quitté Strasbourg en 1863, pour se rendre à Berne. Il y a donc une confusion de date.

» lieds, l'Allemagne aux longs cheveux, qui portait une lyre en bandoulière
» au lieu d'un fusil à aiguille sur l'épaule.

» Cher Paul ! il est mort avant le désastre, avec toutes ses illusions sur la
» blonde sirène dont il savait si bien traduire les chants. Il n'a pas eu besoin
» de mettre un crêpe à son juvénile enthousiasme ; il a ignoré la métamor-
» phose (1). »

Je ne connais du séjour de Gautier à Strasbourg que ses nombreuses traductions de Uhland et quelques aventures joyeuses d'étudiant qu'il racontait à ses amis, mais qui n'entrent pas dans le cadre de cette étude.

Cependant, il est une anecdote qu'il me coûterait de passer sous silence et dont Gautier aimait à s'égayer. Lorsque notre poète fit ses préparatifs de départ pour Strasbourg, son excellente mère lui glissa une bible de fort belle édition, richement reliée, en lui recommandant de l'ouvrir quelquefois. Gautier promit tout, enterra soigneusement le livre au fond de sa malle et, trois ans après, à son retour, il le rapportait intact à Courtelary. Sa mère le questionna sur ses lectures bibliques, et notre étudiant, qui n'avait guère songé aux saintes écritures, mais qui ne voulait pas déplaire à ses bons parents, n'hésita pas à dire qu'il avait lu et relu sa bible avec beaucoup de plaisir. Pour toute réponse, sa mère prit, en souriant, le volume, l'ouvrit devant lui et lui fit voir, caché dans les feuillets, un billet de banque parfaitement conservé.

— Malheur ! disait Gautier au souvenir de cet innocent mensonge, que de fois j'aurais consulté mes évangiles — si j'avais su !

Vers la fin de 1866, nous retrouvons Gautier à Delémont, où il venait commencer son stage chez l'une des célébrités du barreau bernois (2). C'est un jeune homme d'assez petite taille, de mise simple, à la démarche hésitante, frileux, doux et timide, avec des yeux rêveurs et fins, de longs cheveux noirs qui voilent en partie le front ; une de ces figures qui commandent la sympathie. Ne vous arrêtez qu'au regard et aux lèvres, à l'éclair et au sourire, on dirait presque les traits d'une femme. Paul Gautier n'avait pas un goût très prononcé pour la vocation à laquelle il se destinait. Son imagination, encore peuplée de fraîches réminiscences de ses études littéraires et philosophiques,

(1) *Voyage aux pays annexés*, par Victor Tissot. Un volume. Paris, Dentu, éditeur.

(2) M. Carlin.

était rebelle aux matières un peu sèches du code civil ; mais il embrassait cette carrière de préférence à une autre parce qu'elle convenait à l'indépendance de sa nature et qu'elle répondait, chez lui, à ce besoin de rendre service à une portion malheureuse de ses semblables, à la faiblesse et à l'innocence. Les vulgaires chicanes, les procès épineux qui dessèchent et déchirent n'avaient pas d'attrait pour lui, d'où résultait une certaine indifférence pour tout ce qui, à l'étude, était dépourvu de quelque originalité offrant un champ d'observation au moraliste ou au poète. De telles dispositions étaient loin de favoriser le travail de mémoire et d'application assidue qu'exige la connaissance parfaite des innombrables subtilités de la procédure civile chez un aspirant au diplôme.

Mais dès qu'il se présentait une infortune vraie, un malheur à soulager ; dès qu'une cause permettait de mettre en lumière certains travers de notre société, certains vices de nos institutions, alors Gautier en faisait son affaire. Il plaidait pour les parias, pour les abandonnés, pour les pauvres, pour les victimes d'une injustice, pour ceux qui souffrent d'un état d'infériorité physique ou intellectuel et *que leurs écarts menaient devant la Cour d'assises pour y répondre d'un crime*. En pareilles circonstances, Gautier embrassait ses défenses avec ardeur. Il trouvait des accents émouvants pour attendrir les juges, et réussissait toujours à gagner à son client les sympathies de l'auditoire.

C'est que Gautier ne plaidait pas en avocat ; il parlait en philosophe, en ami de l'humanité qui croit les hommes nés tous également bons et qui rend les lois protectrices de l'enfant pauvre ou malheureux, responsables de ses fautes. Pour lui, le code n'était qu'un instrument de répression issu d'un état de choses mal équilibrées, tant sous le rapport des mœurs, des habitudes, des préjugés, de la justice, que sous celui de la civilisation. Ainsi, Gautier ne se bornait pas à défendre ses clients ; il se faisait une tribune de la barre, d'où il lançait d'éloquents réquisitoires contre la société. Il plaidait non en stagiaire, mais en législateur partisan de réformes assez larges, assez efficaces pour prévenir les délits qui couvent toujours sous la misère. Si l'on veut avoir une idée des hauteurs qu'en ce genre atteignait Gautier, il suffit de relire les magnifiques articles qu'il publiait, après jugement, dans le *Progrès*, sous le titre *Impressions de Cour d'assises* (1). Ici, sa plume fine et délicate, qui ne « renonçait jamais au culte du beau dans ses formes les plus exquises, » corrigeait ce que ses discours pouvaient avoir de défectueux, et il donnait à ses pensées et à son style une élégance et un éclat qui font de ces articles autant de petits chefs d'œuvre. Nous en détachons cet exposé de principes qui donne la mesure des aspirations de Gautier en matière de droit public et de droit naturel :

« Dans les jours de crise et de souffrances sociales que nous traversons » actuellement, il se produit un fait qui ne manque pas d'inquiéter sérieuse-

(1) *Progrès*, 1867, nos 33, 34 et 36.

» ment quiconque s'intéresse aux questions humanitaires. Je veux parler de
» cette vaste épidémie de crimes qui se développe de mois en mois avec une
» effrayante rapidité et jette la consternation dans les parties jusqu'ici les plus
» tranquilles de notre Suisse. Dans telle contrée, comme à Zoug, c'est l'in-
» cendie; ailleurs, c'est l'assassinat, ailleurs encore, c'est la fabrication de
» fausse monnaie; chez nous, c'est le vol avec toutes ses nuances et sous
» toutes ses formes, commis tantôt par des scélérats de profession, tantôt par
» des malheureux que la misère seule et l'ignorance ont poussés au crime. »

Pour lui, le spectacle affligeant de la Cour d'assises doit porter un ensei-
gnement salutaire : « Il force notre esprit à se rendre compte de bien des dou-
» leurs que nous pourrions soulager, et aussi de bien des fautes que nous
» pourrions éviter à nos semblables. » — Il cite de nombreux exemples à
l'appui de cette théorie, exemples tirés des annales de la Cour d'assises : « Il
» est bon, dit-il, de dévoiler aux yeux de tous ces plaies larvées qui générale-
» ment restent inaperçues; il est bon de dire à chacun : Feuillotez plus atten-
» tivement le roman de votre vie et de celle de vos semblables ! A chaque page
» vous rencontrerez une douleur sous laquelle couve un crime, douleur que
» vous pouvez guérir, crime que vous devez empêcher. »

Et, développant avec chaleur la thèse des réformes à opérer dans l'orga-
nisme du corps social, au double point de vue des droits et des devoirs réci-
proques de chacun de ses membres vis-à-vis de la société, Gautier conclut
ainsi :

« Que l'homme soit lésé dans son honneur ou dans sa personne, il obtiendra
» réparation; qu'une main coupable lui ravisse ses biens, la société réunira
» tous ses efforts pour les lui faire restituer. Mais que fait-elle pour exécuter
» les clauses du contrat qui assurent à chacun son droit au travail? Très peu
» de chose. — A l'heure où nous parlons, si la détresse est grande dans bien
» des familles; si au sein de la classe ouvrière la misère prend de jour en
» jour des proportions plus inquiétantes, ce n'est pas seulement parce que
» l'on a vu les débouchés de telle ou telle industrie s'obstruer, parce que des
» guerres ont éclaté, ou que l'équilibre européen est sur le point d'être rompu;
» mais c'est surtout parce que la société n'a pas su remplir son devoir jus-
» qu'au bout, c'est parce qu'elle a négligé de garantir au citoyen un des droits
» les plus sacrés, le droit au travail. »

Faisant allusion à différentes causes traitées au cours d'une session, Gautier
dit : « Donnez à Elisa S. les moyens de faire honnêtement son modeste appren-
tissage de couturière, vous n'aurez pas la tristesse de la voir sur le banc des
accusés. Donnez à François D. un labeur convenablement rétribué, il n'aura
pas besoin de commettre un vol pour nourrir ses quatre enfants. »

Puis, passant aux mesures à prendre pour remédier à ces infirmités du corps
social, Paul Gautier fait cet éloquent appel à ses concitoyens :

« Amis de l'humanité, c'est de ce côté qu'il faut diriger nos études; il est

» temps que le contrat qui unit l'homme à l'ordre social prenne un caractère
» vraiment équitable et commutatif. La flétrissure et les travaux forcés sont
» rayés de nos lois ; on travaille à abolir la peine de mort. C'est bien ; mais
» ce n'est pas assez. Il faut s'occuper des besoins des malheureux pendant
» qu'ils luttent encore, et ne pas attendre que le dénuement et le désespoir les
» aient précipités dans le crime. Epargnons-leur la chute, et nous nous évi-
» terons la peine d'en atténuer les tristes résultats. »

En toutes choses, Gautier se déclare partisan de la médecine préventive, « réservant les soins d'une médecine sagement curative pour les cas où ils seraient nécessaires. » On le voit par ces extraits, l'esprit du poète n'était pas seulement séduit par les grands principes de justice, d'égalité, de fraternité absolues qui composent le monde idéal des penseurs ; son cœur aussi était ouvert à tous les sentiments généreux qui élèvent l'âme, adoucissent notre nature et tendent à l'amélioration des lois et au bien-être des peuples.

II

Les critiques bienveillants qui se sont occupés de Paul Gautier lui ont reproché comme un défaut grave le scepticisme railleur qui semble percer dans l'une ou l'autre de ses poésies. A cet égard, les éditeurs, dans la préface de *Pervenches et Bruyères*, s'expriment en ces termes :

« Enfant de son époque, Paul Gautier n'avait pu passer indifférent à côté
» de Heine, ni ignorer Alfred de Musset. Sceptiques, irrésolus, flottant entre
» un ardent besoin de croire et un amer désenchantement, ces deux poètes
» ont exercé sur la jeunesse lettrée une influence regrettable. » — ... « Sur la
» pente fatale où facilement le pied glisse, la foi de ses jeunes années lui
» remontait au cœur, et lui faisait voir le gouffre du matérialisme sous les
» fleurs d'une pensée élégante, mais sensuelle. »

Nous trouvons ailleurs, dans l'esquisse de M. Ch. Périllard, qu'a publiée la *Tribune du peuple*, en 1871, une observation en tous points conforme à celle des éditeurs :

« Vivant dans une époque où les poésies de Henri Heine et d'Alfred de
» Musset avaient beaucoup de retentissement, les idées du siècle ont trouvé de
» l'écho dans son cœur, mais vers la fin de sa courte carrière, d'autres senti-
» ments ont remplacé ceux-là : la foi en Dieu est revenue plus vivace, et, sous
» cette inspiration, sa muse a retrouvé des accents plus beaux. »

On pourrait croire, après ces critiques, que Gautier a perdu jusqu'aux der-

niers vestiges des principes religieux de son enfance ; qu'il a renié les croyances qui lui inspiraient ce cantique où il célèbre les louanges du Créateur en des vers comme ceux-ci :

Peuples païens, c'est en lui qu'il faut croire
Lui seul est Dieu, digne à jamais de gloire.

On pourrait croire, disons-nous, qu'il a abjuré les préceptes de son éducation chrétienne pour se lancer dans d'audacieuses impiétés. Or, ce serait une grande erreur. Paul Gautier, pas plus que d'autres écrivains dont il faisait ses délices, ne pouvait échapper à cette incertitude des convictions qui caractérise la première moitié de ce siècle. Combien d'auteurs, et des plus célèbres, habitués à remuer des idées, devinrent sceptiques à l'égard de toutes, mais les acceptèrent toutes au hasard, suivant l'effet qu'ils voulaient produire pour obtenir une belle page. Sans doute, le talent de ces écrivains porte la peine d'un tel défaut de moralité ; mais s'ensuit-il que cette faiblesse du grand nombre de céder au goût du public soit la marque de l'incrédulité, et qu'on doive, pour cela, accuser notre époque d'être sceptique ? Je crains bien que les esprits portés à formuler ce jugement ne la calomnient. Et d'abord, entendons-nous sur le mot. Parce que ses croyances ne s'emprisonnent pas toujours dans la forme arrêtée d'un symbole, nous sommes enclins à dire qu'elle n'a point de croyances. Habitués à voir les diverses sociétés religieuses s'entourer, comme d'un rempart, de leur exclusivisme absolu, nous croyons volontiers qu'il n'y a pas de foi sans catéchisme, pas d'Eglise sans hiérarchie. Nous ressemblons à un enfant qui, nourri sur les bords d'un ruisseau, ne comprendrait pas l'Océan. Mais, on ne le dit pas assez, il existe une vaste confédération qui n'est pas faite de main d'homme, dont l'essence est de ne rien exclure, qui embrasse toutes les sectes dans son sein et qui tend à pacifier toutes les discordes. C'est l'association tacite, mais permanente des esprits éclairés, la communion sainte des lumières de la raison, communion offerte à tous et à laquelle tous participent plus ou moins, selon leurs forces : en un mot, c'est la civilisation. Gautier fut un de ses adeptes les plus fervents, tout en conservant au fond du cœur une place aux sentiments religieux de sa première jeunesse. Il ne fut pas insensible à cette adoration sombre et mystique que Diderot et d'Holbach ont érigée en dogmes d'une religion nouvelle. Gautier ne courait pas les églises, c'est vrai ; mais il aurait marché une heure pour secourir un pauvre, et il avait compris de bonne heure que tout ce qui est humain a droit au respect de l'homme et que tout ce qui console est bon au malheureux. Aussi ne trouve-t-on dans ses œuvres aucun persiflage choquant à l'adresse d'un culte ou d'un symbole de foi.

Au contraire, il a prouvé, en maintes circonstances, que sa philosophie n'excluait pas la grande idée d'un être suprême, doué des vertus sublimes que les poètes chantent dans leurs vers, mais que l'humanité n'atteint pas.

En 1867, à la suite de la souscription nationale ouverte en France pour élever une statue à Voltaire, et dont Gautier prit l'initiative dans le Jura bernois, il fut en butte aux attaques passionnées de ses adversaires, qui l'appellèrent « athée, » croyant l'anéantir sous le poids de cette épithète, qu'on lui jetait à la face comme une injure. Gautier n'en poursuivit pas moins sa collecte, désireux qu'il était de voir son pays contribuer pour sa modeste part à l'érection d'un monument destiné à perpétuer la mémoire du « fondateur de la liberté de penser » — comme il appelait Voltaire — du défenseur de la justice et de l'apôtre de la foi dégagée de superstition. Mais, avec quelle éloquence virile il réfute, dans le *Progrès*, les calomnies dont on accable Voltaire, alors que d'aveugles critiques s'acharnent à le représenter comme un apôtre du matérialisme, mettant les caprices de son imagination au-dessus de ses plus belles œuvres, à seule fin de rendre Gautier solidaire des théories les plus insensées en matière philosophique. Les lettres de Gautier relatives à cet intéressant débat sont remarquables et réfutent victorieusement le reproche d'incrédulité que certains de ses amis ont formulé sur sa tombe. Il ne pensait pas alors, en défendant Voltaire et en se défendant lui-même contre des insinuations perfides, que sa mémoire aurait besoin de ces pages pour sa justification.

Gautier s'attache à prouver combien Voltaire fut l'ami de la vérité, de l'humanité et de la religion sagement interprétée. Il cite des strophes comme celle-ci, où le patriarche de Ferney affiche une foi douce et sereine :

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa présence
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Et, mêlant l'ironie à l'indignation, Gautier s'écrie, dans la chaleur de la riposte : « Qui a écrit cela ? Est-ce M^r Dupanloup ? — Non, c'est Voltaire. »

Il s'élève surtout contre l'interprétation qu'on donne à ces mots : « Ecrasons l'infâme ! » tombés de la plume de Voltaire et que ses ennemis travestissent ainsi : « Détruisons l'idée de Dieu ! »

« Oh ! ne le croyez pas ! » — s'écrie Gautier, mettant sa foi ardente au service de la cause qu'il embrasse. — « Que nos adversaires nous fassent » grâce de pareils blasphèmes ! Détruire l'idée de Dieu ? Mais elle est immortelle comme l'âme de l'homme, où elle se trouve gravée en caractères ineffaçables ; éternelle comme la nature, qui ne cesse de la proclamer. »

« Non — poursuit-il — ce que Voltaire a frappé d'un stigmate infamant, » c'est au contraire l'ennemi de l'idée de Dieu, l'ennemi de l'homme ; c'est » la main qui retient de force sur les yeux du peuple le bandeau de l'ignorance ; c'est le tribunal qui jette dans l'un des plateaux de sa balance le poids

» odieux de sa partialité ; c'est le prêtre vicieux et cupide qui fait que la foule
» se détourne de la parole du Christ. »

Voilà ce qu'écrivait Gautier en 1867, c'est-à-dire lorsque la réflexion, l'étude et l'expérience avaient mûri son talent, éclairé sa raison, et qu'il entrait en pleine possession de son individualité. Pour ceux qui se reportent au temps de ces publications, temps agité par le tumulte des passions politiques, les répliques de Gautier ne manquaient pas d'un certain courage.

C'est grâce aussi à cette polémique que nous trouvons moyen de dégager la mémoire de Paul Gautier des affinités qu'on lui prête avec Heine, avec Alfred de Musset, pour en faire un sceptique soumis et docile à l'influence de ces deux esprits, dont l'un est placé à l'égal d'un dieu dans l'admiration de ses disciples, et dont un justicier impitoyable, P.-J. Proudhon, devait écrire, sur l'autre, ce mot d'un réalisme sans pitié : « C'est une *charogne*. » (1)

Veut-on connaître le jugement de Gautier sur Alfred de Musset ? Le voici dans toute sa franchise et sa sévérité (2) :

« Il est un poète dont je ne puis prononcer le nom sans tristesse... Vous
» connaissez aussi bien que moi cette nature étrange et capricieuse, cette
» intelligence d'élite, ce cœur faible, blasé, peut-être mauvais, cette existence
» incomplète qui se termine par une mort sans espérance.

» Pendant un certain nombre d'années, A. de Musset fut le poète acclamé
» de la jeunesse française. Nous nous laissions séduire par son aristocratique
» élégance, par son expression toujours vive et puissante, par son vers déli-
» cieusement cadencé. Nous savions par cœur et nous aimions à réciter ses
» belles stances à Marie Malibran, et les semillants couplets de Mimi Pinson
» étaient dans toutes les bouches.

» ...Puis, le jour est venu où nous avons analysé l'œuvre entière de Musset,
» et nous nous sommes aperçus avec une surprise mêlée de regret que cette
» douce et enchanteresse poésie manquait de sentiments vraiment élevés, de
» conscience même.

» Il y eut alors une salubre réaction ; on en revint aux idées saines et
» généreuses ; on se plut à relire et à étudier les chansons de Béranger, les
» *Feuilles d'automne* d'Hugo et les *iambes* de Barbier. »

Gautier publiait ces lignes au commencement de 1867. Et pour mieux accentuer encore la distance qui le séparait de ce poète qu'on se plaît à lui donner pour modèle, il ajoutait : « Voilà pourquoi Musset n'a pas fait d'école. » Avouons qu'il y a loin de cette froide analyse à l'enthousiasme qu'on lui prête pour l'auteur de *Rolla*.

(1) *Du principe fédératif*, par P.-J. Proudhon.

(2) *Progrès*, 1867, n° 30.

A la même époque de la vie de Gautier se rattachent deux créations poétiques qui ont vu le jour dans des circonstances que je crois utile de rappeler ici, parce qu'elles appartiennent à cet ensemble de menus détails, insignifiants en apparence, mais qui n'en servent pas moins à dépeindre à la fois l'homme et le poète, le rêveur et le citoyen. Il existait alors, à Delémont, une société dramatique qui n'avait pas seulement pour but de cultiver la déclamation ; elle entretenait et développait chez ses membres le goût des choses de l'esprit. Sous l'influence de Gautier et grâce aussi au concours de trois de ses meilleurs amis (1) qui ne dédaignaient pas de s'associer jusque sur les planches aux travaux de la jeune Société, celle-ci devint bientôt une sorte de club littéraire où les uns apportaient un respectable contingent de savoir et d'expérience, — les autres un ardent désir d'apprendre, et où tous, en somme, rivalisaient de zèle sous les auspices d'une franche et joyeuse camaraderie. Certaines scènes de la *Vie de Bohème*, réduites aux proportions de ce petit milieu artistique, rappellent assez la physionomie de ce groupe, sa vie, sa gaieté et ses tribulations, toutes choses qui laissèrent une excellente impression au cœur de tous et dont Gautier se plaisait souvent à évoquer le souvenir en disant : « C'était le beau temps ! je ne l'oublierai jamais ! » Combien de ses amis font encore aujourd'hui la même promesse.

C'est que Gautier y trouvait des distractions qui convenaient à sa nature, un peu portée à la rêverie. Les incidents comiques des répétitions, les mille et un embarras de monter, sur un petit théâtre, des pièces à grande mise en scène comme les *Saltimbanques*, la *Cagnotte*, etc., les propos plaisants qui s'échangeaient dans les coulisses, en un mot tous les riens qui s'échappent d'un groupe folâtre, exubérant de jeunesse et d'amitié, causaient à Gautier une joie enfantine. Et souvent, le soir, quittant ce foyer tapageur où il était venu le front soucieux, il s'en retournait avec un refrain de vaudeville sur les lèvres.

Un soir, on décida qu'à la représentation prochaine, Gautier réciterait une poésie qu'il composerait pour la circonstance, et la majorité poussa même l'intolérance jusqu'à lui imposer son sujet : *le Myrte*. Il n'y avait plus qu'à s'exécuter, et notre poète s'y prêta de bonne grâce. Mais le temps pressait. Si bien que, le soir de la représentation venu, la poésie n'était pas achevée, ce qui exposa Gautier aux plaisanteries de tous les acteurs qui, sortant de scène ou faisant leur entrée, le rencontraient crayonnant dans les coulisses, où les comparses désœuvrés se faisaient un jeu de l'obliger à changer continuellement de place, sous un prétexte quelconque. Tout entier à son sujet, il ne s'apercevait même pas de ces petites tracasseries. Mais son tour approchait ; la pièce en action touchait au dénouement. Tout à coup Gautier, fiévreux, se tourne vivement vers un de ses persécuteurs et lui demande avec bonhomie :

— Sais-tu une rime à *neigeux* ?

— *Paresseux*, répondit l'autre.

On rit.

(1) MM. Elie Ducommun, Lombard et J. Frossard.

Puis, Gautier s'avança sur le devant de la scène et récita ses vers d'une voix émue, avec son abandon habituel et une grâce charmante. La salle applaudit à tout rompre cette poésie pleine de tendresse, qui est une des belles inspirations de sa muse. Il rendit avec beaucoup de succès le langage des fleurs faisant des vœux à l'Eternel, et, lorsque le myrte fut venu, il lui fit dire avec un grand bonheur d'expression cette prière si simple et si douce :

... Permets que je sois le symbole
De l'amitié si douce au cœur.

La pièce entière est un écho des sentiments d'amitié fraternelle qui animaient les membres du cercle. La *Cigarette* a vu le jour dans des circonstances analogues. Comme l'a dit et répété Gautier : « c'était le beau temps ! » Temps heureux des récréations utiles, où les peines étaient rares et la joie sans mélange ; touchants souvenirs où se heurtent à la fois les folles illusions du présent et l'insouciance du lendemain, ceux qui vous ont possédés n'en perdront pas la trace lumineuse où se joue un rayon de la gloire du poète jurassien.

III

— Malgré moi j'y reviens, et mon cœur s'y résigne...

aux regrets qu'a fait naître, en son temps, l'apparition de *Pervenches et Bruyères*. Si l'on peut adresser aux éditeurs le reproche fondé d'avoir donné de Gautier et de son talent des éléments d'appréciation trop incomplets, à plus forte raison est-on en droit de s'étonner de ne pas rencontrer dans ce volume l'œuvre capitale du poète, son poème intitulé *Assassins et régicides*, un des derniers chants de sa muse et qu'on peut considérer comme son testament politique et philosophique. On a objecté contre cette publication des motifs et des considérations d'un ordre purement personnel. Les éditeurs, qui n'approuvent pas le fond de cette pièce, ont craint, en la livrant à l'impression, de paraître souscrire aux idées qu'elle renferme et de partager, avec la mémoire de Gautier, la responsabilité du poème. C'est à cette susceptibilité, selon nous exagérée, que l'on doit d'avoir laissé ignorée ou à peu près une des belles inspirations de Gautier. Les éditeurs, dans une correspondance privée, s'excusent aussi en disant que ce n'est pas faire tort à Gautier que d'avoir élagué de ses

écrits tout ce qui porte l'empreinte de préoccupations politiques. S'il s'agissait de ces productions hâtives, éphémères, éclôses dans le chaos des dissensions civiles, ou même de ces mordantes satires dont un grand écrivain disait, parlant des épigrammes de Voltaire : « C'est fin, c'est brillant, luisant, poli, joli ; c'est monté en or ; c'est garni en diamants, — mais cela tue, » — nous comprendrions, à la rigueur, cette réserve ; mais il est impossible d'y souscrire, ici, sans condamner chez notre poète l'essence même de son génie : la sincérité des opinions. Est-ce que le poète n'est pas citoyen, et les plus illustres d'entre tous n'ont-ils pas conquis leur renommée au choc des idées, dans la chaleur des luttes qui ont illuminé ou assombri leurs siècles ?

Nous le savons : la question des rapports de l'art et de la politique sert encore de thème à de savantes controverses ; mais les plus habiles discoureurs ont beau recourir à l'autorité des grands esprits, ils ne sauraient méconnaître la vérité profonde de ce mot du vieux Platon : « L'art est un oiseau des bois qui ne chante pas dans une cage. » Sans doute que le talent est indépendant des régimes politiques, puisque tous ont enfanté, à des titres divers, d'admirables génies ; mais, n'est-ce pas de la sincérité de ses opinions, de la foi en sa cause que l'artiste tire la puissance de son originalité ? Si Berryer eût été républicain, l'histoire aurait-elle conservé sa magnifique défense du maréchal Ney, qui est un monument oratoire ? Et si Victor Hugo n'avait pas souffert des persécutions de l'empire, aurions-nous les *Châtiments*, ce stigmate indélébile imprimé à la face de toutes les tyrannies présentes et futures, et que l'aile du temps ne saurait effacer ?

L'artiste indifférent aux choses de la politique, de la science et de la patrie, qui se flatte de cultiver l'art pour l'art, imitant ce rhéteur antique qui mettait son ambition à balancer une période bien creuse et bien sonore, celui-là pourra être, comme le dit en excellents termes M. Ch. Bigot (1) « un savant » arrangeur de mots, un coloriste ingénieux ou brillant, un pasticheur habile » des maîtres, un dilletante fin et délicat : il aura peine à devenir un grand » artiste ; il passera sans les voir à côté de tous les grands sujets de la vie » moderne ; il ne sera l'interprète d'aucune des grandes passions de son temps. » Il n'aura pas vécu. Or, qu'importent à l'humanité les hommes qui n'ont pas » vécu ? »

Seule l'éducation républicaine forme les caractères. Elle apprend au poète l'art d'être homme, c'est-à-dire de produire des œuvres viriles.

Ces quelques mots étaient nécessaires pour servir d'introduction à une analyse rapide du poème *Assassins et régicides*, dont une partie seulement a paru, par fragments, dans l'*Avenir*, de Neuveville, et dans le *Progrès* de Delémont.

C'était en 1867, le 5 juin. Paris était en fête. Les souverains d'Europe qui honoraient l'exposition universelle de leur présence, recevaient, au bois de Boulogne, les ovations de la foule. Tout à coup, sur le passage de l'empereur de Russie, un jeune homme se détache des groupes, s'avance à la rencontre de la voiture impériale et lâche deux coups de pistolet ; l'un n'atteint que les

(1) *L'art et la politique.*

chevaux, le second lui emporte la main. Ce jeune homme s'appelait Berezowski ; le nom trahit assez son origine : il était Polonais et n'avait pas 20 ans. Cet événement, qui défraya la presse durant de longs jours, causa sur l'esprit de Gautier une impression d'autant plus vive que sa conscience était révoltée du ton injurieux que certaines feuilles employaient à l'égard du pauvre Berezowski, et que son cœur, naturellement bon, était attiré vers cet infortuné dont les allures à la fois courageuses et naïves n'étaient pas dépourvues d'une certaine grandeur. Gautier souffrit des outrages auxquels ce malheureux était en butte ; bientôt, la sympathie muette fit place à l'indignation, et sa muse irritée, qui jusqu'alors n'avait gazouillé, avec les oiseaux, que des chants de paix et d'amour, sa muse eut des accents terribles pour flageller les despotes ; tous, elle les enveloppe d'une haine implacable, vouant les uns aux remords éternels de leur crimes, les autres aux rigueurs sanglantes de la vengeance populaire, — et de ses cris de détresse se dégage, majestueux, un hymne à la Liberté.

Gautier a emprunté à Barbier ses armes redoutables,

L'iambe, une massue ébauchée à sa taille,
La lourde faux à deux tranchants
Qu'il aiguisa jadis pour livrer sa bataille
Au rythme brutal de ses chants.

Écoutons-le raconter, dans cette langue de feu, les grands deuils de l'antiquité qui marquent aussi, dans l'histoire de Rome et d'Athènes, et même dans celle de la Suisse, le réveil de l'indépendance. C'est au sage Solon qu'il demande, pour tous les régicides, la justification de leurs attentats :

« Tous les tyrans un jour verront leur gloire éteinte
Verront leur prestige finir.
Soyez républicains, la république est sainte,
Elle vivra dans l'avenir !
Vous possédez un droit qui ne peut se prescrire
C'est d'être libres et vainqueurs ;
Et ce droit, vous devez l'affirmer et l'écrire
Avec le sang des oppresseurs.
Si quelqu'un parmi vous, oubliant votre histoire,
Veut dominer en souverain,
Vous pouvez sans remords, vous pouvez avec gloire
Lui plonger le poignard au sein ! »

Celui qui prononça cette parole austère,
Athènes le nommait Solon.
La Grèce l'honorait et l'aimait comme un père,
Parce qu'il était juste et bon.

Ce point de départ fixé, on devine aisément la note dominante du morceau et le courant d'idées qui s'y développent sous l'effort insensible d'un vers taillé dans les armures de Barbier, ciselé comme ceux du maître, brillant comme l'éclair mais terrible comme la foudre.

Harmodius est un héros à imiter. Comme lui

Il faut porter le fer au jour de la vengeance...

L'éloge de Brutus a quelques chose de doux et de tragique. Pour lui et pour la fortune de Rome, César avait assez vécu. Mais

.... Quand ton nom, Brutus, expira sur sa bouche,
Quand, se détournant pour mourir,
De sa toge il couvrit son front pâle et farouche,
Combien ton âme dût souffrir !
Tu compris qu'un terrible et douloureux mystère
A cet homme t'avait lié ;
Mais il trahissait Rome, et Rome était ta mère...

Puis vient le tour de Guillaume Tell. Gautier dont le respect pour ce libérateur de la Suisse s'augmentait du culte des grandes figures de notre histoire nationale, fait de la légende un récit touchant et dramatique, où la sombre perfidie du tyran est mise en pleine lumière, à côté du pâtre indomptable, jaloux de l'indépendance de sa patrie et obéissant aux arrêts mystérieux de la Providence :

On éleva depuis, une chapelle sainte
Aux lieux où tomba l'oppresseur ;
Et les tyrans, le soir, lorsque la cloche tinte,
Penchent la tête avec terreur !

Gautier nous fait assister ensuite au spectacle grandiose des révolutions ; il nous fait entendre, grossissant par degrés, les sourds mugissements de la vague populaire qui menace les trônes aux heures des grandes expiations. Ce sombre tableau se termine ainsi :

Dans sa tranquillité, le peuple qu'on opprime
Est pareil au vaste Océan,
Et le tyran s'endort, oublieux de son crime,
Oublieux du gouffre béant ;....
Mais que, se réveillant, bienfaisante et légère,
La brise de la liberté
De ses âcres parfums remplisse l'athmosphère ;
Et, dans sa sauvage beauté ,

Le peuple se relève ! Une aurore nouvelle
Va, joyeuse, éclairer ses pas.
Il étend son bras fort, et le trône chancelle,
Chancelle et tombe avec fracas !
Puis, étant souverain, le peuple devient juge :
Il assigne à son tribunal
L'opprimeur qui, tremblant, cherche en vain un refuge
Devant l'arrêt juste et fatal....
Et, quand l'heure a sonné, le drame se termine ,
Selon qu'on est Charles — ou Louis,
Par la hache saxonne — ou par guillotine ,
Dans Whitehall — ou dans Paris !
Ce sang qu'a répandu, rouge et tiède rosée,
La main de la Légalité
Rend sa force féconde à la terre épuisée
Par la royale avidité.
Le monde entier récolte une moisson de gloire,
De droits nouveaux, de jours meilleurs,
Et, dans un livre d'or, au temple de mémoire,
Il écrit les noms des semeurs !

Berezowski apparaît ensuite dans cette galerie des régicides célèbres, non sous les traits d'un exécuteur farouche, instrument aveugle d'un parti, mais entouré des séductions de la jeunesse et de l'infortune :

Songez qu'il a souffert, respectez la souffrance
D'un exilé, d'un orphelin.
Bien jeune l'espérance, hélas, lui fut ravie,
Il a vu l'infâme bourreau
Frapper d'un dernier coup sa douce Varsovie
Et l'enfermer dans son tombeau.
Il a vu des forfaits déborder le calice :
Ses frères sont morts égorgés !
Contre leur meurtrier où demander justice,
Où réclamer qu'ils soient vengés ?....
Et cependant, la voix de ces chères victimes
Dans ses veilles retentissait.
Il crut qu'il était bon de punir tant de crimes
Puisque l'Europe se taisait

Et c'est à l'adresse de cet enfant que la presse française à la dévotion de l'empire jetait aux quatre vents de la publicité le nom sinistre d'*assassin*.

A ce mot, l'indignation de Gautier déborde ; de ses vers jaillit, abondante, amère, une ironie pleine d'un souverain dégoût pour ces hommes oublieux

de leur histoire au point d'outrager cet infortuné et de renier en lui la cause première de leur émancipation. Il s'écrie :

O ! fils dégénérés de ces tribuns austères
Dont quatre-vingt-neuf s'illustra,
Puisque vous oubliez la langue de vos pères,
L'étranger vous la rapprendra !
Est-il un assassin l'enfant de la Norvège
Qui d'un fer aigu s'est armé
Pour suivre pas à pas, en des plaines de neige,
La trace de l'ours affamé ?
Est-il un assassin, l'homme de l'Engadine,
Lorsqu'après le déclin du jour,
Caché, silencieux, sous une roche alpine,
Il attend l'aigle à son retour ?
Est-il un assassin, le pâtre de l'Ecosse,
Quand, la carabine à la main,
Il guette l'heure sombre où la louve féroce
Traverse en courant le chemin ?
Et ce vaillant chasseur qui, loir de sa patrie,
Combat sous le ciel Africain,
Les lions monstrueux, effroi de l'Algérie,
Gérard est-il un assassin ?

Ainsi, à la face de tous, à un moment où le second empire étendait encore sur le monde le prestige de ses gloires militaires, Gautier fit le procès de Napoléon III, lui demandant compte des libertés foulées aux pieds et de l'exil des meilleurs citoyens. Puis, s'enflammant au contact des iniquités commises, mesurant avec le poète,

A la hauteur des bonds, la profondeur des chutes

où s'abîmait alors un peuple intelligent, il affirme froidement, en des vers vengeurs, la légitimité du régicide :

..... C'est l'ombre
Qui suit le monarque en tous lieux
.....
Tant que le grand désert a ses fauves lionnes
Le grand désert a ses chasseurs.

Et pour mieux désigner encore à l'exécration des peuples, les auteurs des

plus grands fléaux qui accablent la société, Gautier, qui ne peut pardonner le nom d'assassin donné à Berezowski, écrit :

La plainte des vieillards, le cri des jeunes filles
Sont une voix qui monte au ciel :
C'est au fond des palais et non dans les Bastilles
Qu'il faut chercher le criminel !
Français, visitez Rome où fit la république
Des Paule-Emile et des Caton !
Visitez ce Madrid dont la reine hystérique
Appelle un nouveau Céladon ;
Entrez dans la cité du maître des Russies,
Entrez dans Vienne, dans Berlin....
Non, n'allez pas si loin. — Allez aux Tuileries
Et vous trouverez l'assassin !

Mais aussitôt lancé, cet anathème contre les tyrans, avec quelle joie notre poète revient à ses rêves, à ses espérances, aux pensées consolantes d'un temps meilleur, où les hommes, devenus frères, cesseront de se maudire. Sa conscience est soulagée ; il a vengé une malheureuse victime des rois. Cette sainte besogne accomplie, il repose son imagination des vertiges de cette course sanglante à travers l'histoire et la ramène au sein des images riantes de l'avenir. Il semble presque se reprocher sa sévérité, et c'est avec des regrets que tempère une douce mélancolie qu'il en fait l'aveu :

J'ai pleuré de tristesse en écrivant ces lignes
Avec une plume de fer.
Mais la Muse ordonnait, impassible et stoïque,
La Muse au regard irrité,
La seule qui survit de la pleïade antique,
Celle qu'on nomme *Vérité*.

Ici se place un incident qui a marqué la publication de ce long poème. Distract par une polémique violente soulevée autour de la souscription destinée à l'érection d'une statue à Voltaire, Gautier mit une sourdine à ses chants et les suspendit un instant dans les feuilles courageuses qui en recevaient des

fragments. Alors, un autre poète dont nous avons déjà cité le nom, M^{me} Marie Huguenin-Bovet, rappela Paul Gautier aux impérieux devoirs de sa mission, dans une épître éloquente à laquelle nous empruntons ces vers :

O poète à la verve austère
J'écoute encor.... ton chant s'est tu.
Courberais-tu ton front sévère
Sous la lassitude abattu ?

.
Qu'il est noble, qu'il est sublime,
Ton élan vers la *vérité* !
Chante encor ! Montre-nous l'abîme
Qu'on ouvrirait à l'humanité.

.
Oh ! lorsque ta parole ardente
Monte ainsi qu'un flot vers le ciel,
Avec l'amertume du Dante
Abreuvé d'horreur et de fiel,
Notre poitrine se soulève
Comme la vague sur la grève
Et la rougeur nous monte au front.
Nous voulons suivre ton exemple,
Et, chassant les larrons du temple,
Laver à jamais son affront !

.
Garde ta superbe énergie
Pour flageller les égorgeurs
Qui ne font trêve à leur orgie
Que sous les sarcasmes vengeurs !

.
Le siècle avance et l'heure est grave ;
Notre œuvre n'est pas accompli ;
Le peuple est encore un esclave
Sous les erreurs enseveli. —

.
Flétrissons d'un brûlant stigmat
Et le faux prêtre et l'autocrate
Qui passe en semant des douleurs ;
Et quand la pauvre Varsovie
Gît sans espérance et sans vie ,
Sur son tombeau jetons des fleurs !

.

Mais quand la sombre calomnie
Sous tes pas s'élève soudain ;
Quand sur ta carrière bénie
Elle répand son noir venin,
Sachant ta phalange complète,
Détourne en souriant la tête :
A ta juste sévérité
Pour elle nous demandons grâce. —
C'est à nous qui suivons ta trace
De punir sa témérité !

Docile à cette voix amie, Gautier reprit ses chants.

La dernière partie du poëme est consacrée au développement de cette grande pensée régénératrice qui domine l'auteur et qu'il a esquissée en ces termes dans une de ses polémiques : « L'ère nouvelle se prépare. Nos descendants la verront, mais nous en voyons déjà l'aurore. La superstition disparaît ; les nations, jadis inertes et indifférentes, se sont réveillées ; elles discutent et contrôlent tous les actes de leurs gouvernements. Notre siècle est bien grand, comparé à ceux qui l'ont précédé ; l'autre sera plus splendide encore. » — C'est la même idée qu'il reproduit ici sous une forme poétique :

.....Alors auront pris fin nos trop longues misères
Les temps prédits seront venus,
Où les Harmodius comme les Robespierre
Ici bas seront superflus. —
Alors, plus de couronne, et partant plus de guerre
Entre peuples et nations ;
Plus de ces majestés que brise comme un verre
Le vent des révolutions !
Sans laisser nulle trace elles seront passées ;
On ne connaîtra plus leurs noms ;
Ou si, quelque songeur, recueillant ses pensées,
Se ressouvient de nos affronts,
Ce sera pour graver sur les royales tombes
Un mot d'anathème éternel ;
Ce sera pour compter toutes les hécatombes
Qui, sur le monarchique autel,
Ont, depuis les vieux temps des Tibères infâmes,
Fait couler un sang généreux ;
Ou pour dire à nos fils, en emplissant leurs âmes
D'un étonnement douloureux,
Qu'il s'est trouvé jadis de sacrilèges prêtres
Elevant leurs honteuses voix
Pour chanter en l'honneur des bourreaux et des traîtres,
Un *Te Deum* au Rois des rois ! —
Et nos fils, indignés, voueront toute leur vie
Aux lois sévères de l'honneur ;
Ils n'auront pour le vice et pour l'hypocrisie
Aucune pitié dans le cœur.

Adieu le faux pasteur, adieux le faux prophète !
Leurs masques seront détachés ;
Et courbés sous le poids de leur vaste défaite,
Leurs pâles fronts effarouchés
D'un stigmaté infamant, à la face du monde,
Subiront l'affront mérité. —
Mais ceux dont la parole était douce et féconde
Ceux dont le chant s'est arrêté :
Tous ces chers exilés, victimes des empires,
Qui dans nos cités vont errants,
Et, sans jamais se plaindre, oubliant leurs martyres,
Rendent l'espoir aux cœurs souffrants....
Oh ! les noms de ceux-là seront grands dans l'histoire !
On n'en oubliera pas un seul.
Qu'il meurent ! — C'est pour eux qu'en un manteau de gloire
Va se changer le froid linceul ! —
Et si, dans l'avenir, il est quelques jours sombres,
Pleins d'un respect religieux,
Nos enfants inspirés invoqueront leurs ombres,
Comme des messagers des cieux. —
Alors refleurira cette vertu civique
Que l'on croyait morte à jamais ;
Et sur la radieuse et sainte république
Planera — l'Ange de la Paix.

On le voit : l'admiration de Gautier est sans borne devant ce magique spectacle d'une patrie universelle des intelligences s'étendant sans limite dans l'espace, embrassant dans son sein l'ancien et le nouveau monde, et où s'établit partout le règne de la paix, ce bien suprême des hommes. Il se fait apôtre de la civilisation. A l'exemple de Corneille, il attache le pathétique au sublime et enivre l'âme de ces fières émotions qui l'agrandissent.

Nous sommes honteux d'avoir dû, pour les nombreux chapitres de ce poème, traduire en mauvaise prose d'aussi admirables vers ; mais son étendue n'en permet pas la reproduction littéraire dans une revue aussi restreinte. Ce que nous en avons cité suffit pour donner une idée des progrès rapides de Gautier dans l'art de maîtriser son sujet et de lui trouver l'expression juste. Les lectures trop exclusives de Delille, de Boucher, de St-Lambert, qui ont fait ses délices pendant ses jeunes années, ne déteignent plus sur son vers, désormais affranchi de toute entrave. Ce poème, qui annonce une transformation radicale dans le talent de Gautier, permet d'apprécier non-seulement les heureuses inspirations du poète parvenu à sa maturité, mais aussi l'étendue de la perte que le Jura littéraire a faite. C'est pourquoi il ne m'était pas possible de le passer sous silence et d'imiter, en ceci, la réserve de ses éditeurs.

Les *Assassins et Régicides* furent le chant du cygne du poète. La maladie qui le minait sourdement se déclara plus intense, plus impitoyable, et il

mourut bientôt, une année plus tard, à Courtélary, d'une affection du cœur. Gautier vivait par le cœur; c'est par le cœur qu'il est mort.

Le 31 août 1872, ses amis du Jura étaient réunis sur sa tombe, pour consacrer à la mémoire du poète que nous avons perdu, un monument où se trouve gravée cette simple inscription : *A Paul Gautier la jeunesse libérale du Jura.* Cette manifestation touchante témoigne des sympathies que Gautier s'était acquises, par son talent et ses qualités, et des liens de solidarité qui l'unissaient aux fractions avancées de la démocratie jurassienne.

IV

On nous a dit dernièrement, à cette même place, parlant de Victor Hugo : « Il est vraiment le poète de son temps, parce que son génie embrasse cette trilogie en dehors de laquelle la poésie est sans but : le Peuple, le Progrès, l'Humanité. » — Abstraction faite de toute idée de comparaison entre la gloire de l'un et l'obscurité de l'autre, est-ce que Gautier, dans son milieu inconnu, du fond de nos vallées perdues, n'a pas servi, de son modeste talent, la sainte cause du faible contre le fort, celle des peuples contre les tyrans ? N'a-t-il pas proclamé cette loi irrésistible du progrès qui attire l'homme en avant et lui fait entrevoir des horizons de paix, de concorde, de fraternité, tout en lui donnant l'espérance de les atteindre ? — A ce titre, Gautier appartenait de cœur à l'école de la grande poésie moderne, celle que Lamartine voyait poindre, en 1834, au fort du grand duel littéraire de l'époque, et dont il saluait en ces termes, les signes avant coureurs :

« La poésie sera la raison chantée ; voilà sa destinée pour longtemps ; elle » sera philosophique, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; » non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions » de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme » lui-même et non plus son image ; l'homme sincère et tout entier. » (1)

Victor Hugo, dans un livre publié à la même époque (2) exprime une opinion identique, et ces deux grands esprits se rencontrent sur ce terrain de l'art,

(1) Lamartine. *Destinées de la poésie.*

(2) *Littérature et philosophie.* 1834.

qui est devenu un champ fécond, au lieu de servir d'arène au pugilat des théories :

« Il faut, dit-il, que la poésie soit son propre but à elle-même, qu'elle en-
» seigne, qu'elle moralise, qu'elle civilise et qu'elle édifie chemin faisant, mais
» sans se détourner. » —..... « Elle agira puissamment sur son siècle et sur
» ses contemporains par des peintures vraies de la nature éternelle que chacun
» porte en soi ; en nous prenant, vous, moi, nous, eux tous, par nos sentiments
» de père, de fils, de mère, de frère et de sœur, d'ami et d'ennemi, d'amant
» et de maîtresse, d'homme et de femme, mêlant la loi de la providence au
» jeu de nos passions ; en nous montrant d'où viennent le bien et le mal moral
» et où ils mènent. »

Gautier n'a pas suivi d'autre règle ; et si des critiques méticuleux peuvent lui reprocher, dans cette voie, l'insuffisance du talent, du moins on ne saurait lui contester la droiture, l'honneur, la conviction et le désintéressement.

Gautier n'entendait point la poésie sous une forme moraliste ou dogmatique. Et il avait raison. Que demandons-nous au poète ? Qu'il soit vrai, qu'il soit grand, qu'il comprenne son siècle et l'exprime ; que, pareil aux végétaux du globe, il aspire l'atmosphère et la respire purifiée ; qu'il s'élève à toutes les hauteurs de l'art ; il atteindra en même temps à celles de la morale. La vérité est toujours sainte : elle sanctifie tout ce qu'elle touche. Le beau, le bien, le vrai, comme l'a fort bien dit M. J.-C. Scholl, (1) « comprennent l'ensemble des » connaissances humaines, la totalité de la science ; c'est l'expression la plus » générale, mais aussi la plus complète de tout ce que peuvent rechercher et » désirer le cœur et l'intelligence. Le Beau, le Bien et le Vrai sont les trois » colonnes du temple de la vérité, les trois soleils du royaume de la lumière. » Il aurait pu ajouter : ce sont les aspects différents d'une seule et même chose, les faces diverses d'une même pyramide : elles semblent éloignées à la base, elles se réunissent au sommet.

A l'instar d'un divin poète, Paul Gautier aurait pu dire, parlant de sa muse chérie :

..... Je l'ai conduite au fond des solitudes
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité !
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Aussi bien que ce malheureux Delorme, (2) Gautier appartenait par ses études, ses goûts, ses sympathies, par le cœur et par l'esprit, « à cette école de

(1) *L'Emulation jurassienne* 1876.

(2) Biographie par un ami inconnu.

poésie que, du pied de l'échafaud, André Chénier légua au IX^e siècle. » Depuis lors, ce glorieux héritage fut recueilli, augmenté, enrichi par d'illustres poètes comme Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny et tant d'autres parmi lesquels nous avons le droit de compter Gautier, loin, bien loin peut-être de ces noms célèbres dont il a partagé les grandes émotions. Si, comme Delorme, dans les peintures d'analyse sentimentale, la conception frise parfois la monotonie ; s'il s'est complu en des paysages un peu restreints ; si, dans la forme et la facture, il s'est montré d'une sévérité presque religieuse ; s'il a peint avec des couleurs vives, comme dans la *Jeune ouvrière*, certains détails d'intérieur trop souvent dédaignés ; si, avant de chanter, il s'est bercé aux sons de sa voix, que caressait le souffle d'une inspiration naïve, — on lui tiendra compte, dans une juste mesure, des vastes et sublimes horizons qui s'ouvraient à son esprit et qui lui faisaient entrevoir la route qui conduit l'humanité au bonheur. Du moins, sa trop courte existence n'aura pas été complètement inutile. De même que la gloire de certains écrivains a fait la gloire des souverains sous lesquels ils ont vécu, de même aussi le poète républicain enrichit de son génie le pays qui l'enfante. Si les Médicis, François I^{er}, Louis XIV ont dû aux écrivains qu'ils ont protégés la meilleure partie de leur gloire ; si nous oublions les cruautés d'Auguste, à cause des vers de Virgile ; si les sévères flatteries de Boileau nous font oublier les basses galanteries de Louis XIV, c'est que toujours les grands poètes ont illustré leurs temps. La modeste auréole qui entoure la mémoire de Paul Gautier rayonne sur son pays. Lui aussi, faible enfant, il a apporté sa pierre à l'édifice. Et qui sait ? — Peut-être, les générations futures aimeront à caresser, dans ses œuvres, le souvenir d'un grand cœur et d'un bon citoyen.

Emile BOÉCHAT.



